



Bonjour, me dit elle, ne vous inquiétez de rien, nous nous occupons de tout. Tenez, prenez, cela vous fera du bien. Le bus arrive, il est quasiment plein. Nous sommes les derniers. Nous montons, mon fils et moi. Tout est calme. Les kilomètres défilent dans une ambiance sereine, mais le cœur gros.

J'ai hâte de le revoir. A sa dernière visite, il était si heureux de pouvoir allier son métier à sa passion. Oui, courir, toujours courir, là il en avait pour son grade, c'était son quotidien. La dernière fois, il était venu nous voir à l'occasion d'une compétition nationale. Il avait fini premier, j'étais si fier de lui. Il resta une grande semaine, pour notre plus grand bonheur, il n'était pas passé depuis six mois. Il y a trois semaines, il m'a téléphoné de l'aéroport, et m'a dit qu'il repartait, « je ne sais pas où », me dit il, « mais ne t'inquiètes pas », « c'est comme d'hab. », « je suis né sous une bonne étoile, gros bisous, je t'écris dès que je pose le pied à terre ».

« Madame, nous sommes arrivés, suivez nous, nous sommes déjà très en retard ». Impossible de parler, ni même de croiser un regard. Seules quelques personnes me suivent. La salle est blanche, grande, sobre, silencieuse, l'alignement parfait. « Venez, ce ne sera pas long, c'est juste une formalité, vous le reconnaissez » ? - J'acquiesce. « Parfait, allons rejoindre les autres, ça bout sur le tarmac ». Le soleil est au rendez vous, je m'assois et me couvre.

« Maman, quand je serai grand, je veux faire comme papa. Regarde, je pourrai découvrir plein de pays superbes, à des milliers de kilomètres de la banlieue. Tu l'as déjà vu, toi, le désert, l'Afrique noire, la Guyane, la Nouvelle Calédonie... Moi, je pourrai voir tout cela, sans rien payer !!! J'irai danser, manger des tas de trucs que l'on ne voit pas en France ; Je donnerai de la nourriture aux enfants qui crèvent de faim. Je construirai des ponts après les tremblements de terre. Je les emmènerai se faire soigner quand ils seront blessés... Et puis, tu m'as toujours dit que j'étais bon en communication. Je pourrai même négocier quelques heures de paix avec les chefs de village. Et puis tiens même, quand je passerai dans la P4 du chef, je te montrerai toute ma panoplie, même ma tenue NBC.

Mon fils me prend le bras, et me sort de ma léthargie. Je demande à mon accompagnatrice : Mais que s'est il passé, je n'ai rien entendu à la télé. Vous, vous en savez forcément plus. La musique reprend, elle me chuchote : « Je crois, que nous n'en seront jamais plus ». Un petit homme passe et tente une accolade. Machinalement, je fais un pas en arrière et reprends mes esprits. Qu'ai-je oublié de lui dire, pour l'en dissuader ?

En cas de conflit intérieur, comment tirer sur ses compatriotes, sa famille, ou contribuer à faire disparaître des groupes, des races ? Au nom de quoi peut-on s'engager aujourd'hui ? Pas pour défendre sa frontière avec les belges, les allemands, les espagnols ... nous sommes tous Européens ?

Tu n'aimais pas la vie de quartier, les beuveries, les réveils à toutes heures, les ordres et les contre ordres, les copains à qui l'on ne pouvait pas faire confiance. Tu n'aimais pas la vie de terrain, les rations ou les boites pendant des mois, le froid du désert, les heures dans l'avion, ou les miles infinis à repérer les pirates de la Mer Rouge.

Mais la question qui me revient depuis lundi : peut-on faire confiance à ses supérieurs ou à ses collègues de travail ? Comment aurais-tu accepté de vivre, toi qui aimais courir tous les jours, avec une jambe, un bras, un œil en moins ? Comment aurais-tu pu passer le reste de tes nuits, sans entendre le sifflement des balles, ou tomber dans les précipices ou les ravins, ou voir le sang sur tous les corps ? Comment aurais-tu pu passer le reste de tes jours, en faisant une nouvelle fois confiance aux autres ? Avez-vous respecté toutes les consignes de sécurité ? Est-ce être responsable que de laisser ses enfants orphelins ? Des familles meurtries ?

Personne pour répondre à toutes ses questions, pas un ami, pas un supérieur, ni toi, mon fils. Tu me laisses là à t'admirer trente secondes, le corps bleu, la jambe flasque, probablement bricolée, le visage mangé par la balle, tu avais l'air inquiet. Te voilà avec une médaille de plus. Je ne l'a mettrai pas sur ton monument comme ceux de la Grande. Mais je ferai graver : « ici, Vit, celui qui n'a jamais vécu ».

